

# NAHAR MISRAÏM

## *BULLETIN DE LIAISON*

de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte

---

JUIN 2001 N° 6

ISSN: 0249-8073

EMAIL: [aspcje@ifrance.com](mailto:aspcje@ifrance.com)

Secrétariat: André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS

---

### UN ATELIER de JUIFS D'EGYPTE ORIGINAIRES DE SYRIE OU DU LIBAN.

Juifs d'Egypte, ayant des parents ou des grands parents nés à Alep, Damas ou Beyrouth, vous avez sûrement entendu à la maison un "parlé" un peu différent, enrichi d'expressions judéo-syriennes, écouté des récits et des souvenirs, ou connu la cuisine de là-bas. Aimeriez-vous vous réunir pour en parler, et peut-être pour écrire ou enregistrer ?

Les intéressés peuvent contacter Joe Chalom, au 01 43 41 80 57.

### JOURNEE DU JUDAÏSME EGYPTIEN (MARS 2001)

Thème: "Juifs d'Egypte, hier, aujourd'hui et demain"

Une grande journée est prévue en Mars 2001. Nous souhaitons l'organiser tous les ans à cette époque et voir se joindre à nous des amis de l'étranger.

Cette journée comportera un repas-buffet, des activités récréatives, des conférences et des débats, des expositions et peut-être, en fin de journée un ensemble oriental. Votre aide sera indispensable sur les points suivants:

- des suggestions... des participants à l'organisation.
- des artistes amateurs (ou "pro") pour les intermèdes musicaux
- la préparations de quelques photos par famille sur le thème de la journée, accompagnées d'un commentaire, pour l'exposition de photos.

Contactez-nous dès maintenant chez André Cohen.

---

### NOTES DE LECTURE

#### **"NOT IN VAIN : AN EXTRAORDINARY LIFE" par Ada Aharoni.**

en langue anglaise. Edité par Library of Congress. Printed in USA. 1998.

Ce livre est la biographie exemplaire de Théa WOOLF.

Née à Essen (Allemagne) en 1907. Théa a vécu de 1932 à 1947 à Alexandrie. Son parcours est hors du commun. Ses parents souhaitaient qu'elle fréquente une école de jeunes filles où l'on dispense un enseignement destiné à former d'excellentes maîtresses de maison (broderie, cuisine, etc.). Dès sa tendre enfance Théa pressent que sa vocation est ailleurs. Elle veut soigner, aider, secourir les déshérités, en un mot tous ceux qui souffrent.

C'est décidé, elle sera infirmière. Au demeurant où mieux que dans hôpital peut-on soulager les souffrances ? Aussi, contre l'avis de ses parents, (ou mieux contre la résistance de ceux-ci) elle suivra avec succès les cours pour infirmières à Francfort ; ceci après avoir au préalable brillamment réussi à l'examen final de l'école de formation des ... institutrices et avoir travaillé deux ans dans un orphelinat et deux autres années dans une entreprise de commerce.

Profondément attachée à sa "patrie", son père ayant combattu dans les rangs de l'armée du kaiser, et plusieurs membres de sa famille étant tombés sur le champ de bataille pour l'honneur de l'Allemagne, Théa est à mille lieux de se douter que quelques années plus tard la presque totalité de sa famille sera engloutie dans l'enfer nazi et qu'elle devra sa vie sauve au seul fait de se trouver à Alexandrie au moment où Hitler accède au pouvoir. Mais n'anticipant pas !

Nantie de son diplôme d'état d'infirmière obtenu après 5 ans d'études à Francfort, Théa est pressentie (et vivement encouragée par ses supérieurs) pour accepter le poste de chef infirmière au département de chirurgie de l'hôpital israéliite d'Alexandrie. Une fois de plus elle doit vaincre la réticence de ses parents qui s'opposent vigoureusement à son départ, persuadés que leur fille atterrira dans un pays moyenâgeux et désertique où le chameau est le seul moyen de locomotion !

C'est ainsi qu'elle découvre en arrivant à Alexandrie un hôpital ultra moderne servi par un personnel formé dans les grandes universités. Son arrivée à Alexandrie coïncide avec la prise en charge du département de chirurgie par l'éminent Docteur Fritz KATZ, formé en Allemagne. Les premières impressions de Théa sont on ne peut plus favorables. Elle est particulièrement frappée par l'excellente entente qui règne dans une ville aussi cosmopolite qu'Alexandrie où les communautés et les nationalités d'origines différentes coexistent en parfaite harmonie. La chaleur de l'accueil qu'elle reçoit partout la ravit.

NOT IN VAIN relate la vie de tous les jours de Théa WOOLF. Constitué de petits chapitres, il fourmille d'histoires extraordinaires contées par les patients qu'elle soigne, ou par ses propres mésaventures sur d'Egypte. Citons au passage l'histoire de ce médecin ayant cinq épouses qui demande à Théa de lui réserver tous les prélèvements obtenus après appendicectomie car dit-il dans l'hôpital de Rosette où il travaille il est rétribué en fonction du nombre d'opérations qu'il effectue. Celle du prince turc qui insiste pour prendre comme épouse Nina, la fille de M. Mosseri, âgée de 17 ans. "Elle sera sera aussi bien choyée que les autres femmes de mon harem" proclame le prétendant. Pour déjouer les desseins du prince, les Mosseri se proposent de marier sur le champ leur fille à M. Jacob. Mais Nina avait son propre plan ...

Plus dramatique est l'histoire de cette toute jeune adolescente admise aux urgences, souffrant d'une grave hémorragie vaginale consécutive à une couture pré-nuptiale tendant à prouver sa virginité.

Puis viennent les années noires de la deuxième guerre mondiale où Théa de façon surprenante parviendra contre vents et marées à venir au secours de réfugiés, n'hésitant pas à se déplacer dans tout le Proche-Orient et à frapper à toutes les portes. Citons l'épisode des "bateaux de Shanghai", le sauvetage des prisonniers du bateau allemand dont le commandant voulait ramener à Hambourg sa cargaison humaine constituée de Juifs fuyant l'Europe, celui du train fantôme rempli de blessés (en majorité des agents du corps de santé) et plus particulièrement celui des naufragés tchécoslovaques du "Pancho" échoué sur une île déserte et secourus par un bateau de guerre italien. L'Italie étant alors alliée de l'Allemagne nazie, le commandant de bord transgressant les ordres reçus, dérouta son navire, embarqua les naufragés et les déposa auprès de diverses familles en ... Sicile ! où ils seront cachés jusqu'à la fin de la guerre et auront ainsi la vie sauve.

Dans tous ces cas dramatiques l'intervention de Théa est décisive. Elle sauvera des vies avec une modestie qui force le respect.

Ces quelques lignes rendent difficilement compte de la valeur de NOT IN VAIN.

Les dons de conteur méticuleux de Théa WOOLF (elle tenait en effet à jour des notes très précises) sont merveilleusement servis par Ada AHARONI dont la renommée n'est plus à faire.

On prendra conscience de la grande frayeur qui s'est emparée des habitants de la vallée du Nil (en particulier les Juifs) lors de l'offensive des troupes de Rommel arrêtée aux portes d'Alexandrie à l'issue de la fameuse bataille d'EL ALAMEIN.

On apprendra aussi avec surprise le soutien apporté par diverses administrations égyptiennes (police, gendarmerie, douanes ...) et particuliers qui, fermant les yeux sur certaines irrégularités, (absence de passeport, de visas ...) ont contribué largement au sauvetage des rescapés des camps nazis.

A aucun moment le lecteur ne sera lassé par les histoires passionnantes de ce livre. le style est agréable et imagé. Il traduit admirablement l'ambiance chaleureuse d'Alexandrie et met en lumière l'aspect exceptionnel de la vie de Théa.

Il n'est pas nécessaire d'être un érudit de la langue de Shakespeare pour prendre plaisir à lire cet ouvrage. un petit dictionnaire de poche aidera le lecteur à aplanir les éventuels écueils. Une version ;française serait la bienvenue !

Michel Mazza

## DUEL AU SOMMET

La MACCABI de Daher (quartier nord du Caire), était le plus célèbre club sportif juif de la capitale. Il comportait également une section de scouts dont j'étais fier de faire partie depuis l'âge de 14 ans. C'était un club avec des aménagements modestes, un équipement sportif réduit à sa plus simple expression, mais il avait, luxe suprême, un terrain de basket-ball. Mieux, plusieurs équipes de différents niveaux étaient inscrites aux championnats de leur catégorie et y réussissaient fort honorablement. Mais, ce qui faisait l'ornement, le prestige et la fierté du club était sans conteste, l'équipe première. Elle était une des meilleures formations du pays, et avait souvent figuré aux premières places dans le championnat du Caire.

Les membres de l'équipe avaient à nos yeux une aura exceptionnelle. C'étaient les idoles du club, du quartier et même de toute la Communauté juive de la capitale. Il y avait dans l'équipe les frères HARARI. L'aîné, Maurice, grand échalas aux bras interminables qui lui étaient précieux pour contrer les lancers des adversaires. On l'appelait *El Tallaaga*, la glacière en raison de son flegme imperturbable et le fait qu'il ne s'enflammait jamais quelles que fussent les circonstances. Il jouait arrière gauche. Son frère David, soit au centre de l'attaque, soit à l'aile gauche, lui aussi malingre, mais d'une grande élégance dans le jeu, avait une adresse incroyable pour marquer des paniers dans toutes les positions. Il défiait ce pendant la chance en lançant le ballon à une grande hauteur au lieu de chercher des paraboles plus directes et donc plus sûres, comme le font les joueurs modernes. Mais cela ne donnait que plus de plaisir, quand le ballon, après s'être élevé à plus de 10 mètres, descendait inexorablement dans le panier sans même toucher le cercle métallique, provoquant les applaudissements frénétiques de l'assistance qui se pâmaient d'admiration.

A l'autre aile, César YARHI, pile électrique et grand nerveux, s'entendait avec David comme larrons en foire, ce qui ne les empêchait pas, David et lui, de se lancer de véhéments reproches ponctués d'insultes quand l'un d'eux ne recevait pas à temps la passe qu'il escomptait de son camarade. Le capitaine Benoît ABDEL WAHED, joyeux luron, avait un talent particulier pour s'insinuer dans les défenses les plus hermétiques et soit marquer sous le panier, soit assurer une passe décisive à l'un de ses avants. Les autres joueurs étaient, d'une part Sam PERAHIA, qui me sidérait par sa détente verticale, au terme de laquelle il semblait rester suspendu en l'air une fraction interminable de seconde avant de retomber, ce qui lui donnait un avantage sur le joueur adverse qu'il pouvait ainsi contrer ; d'autre part Berto ZEITOUNI, impressionnante masse de muscles, qui faisait « le ménage » sous les paniers au sein de toutes les défenses et marquait de précieux points quelque soit l'adversaire.

Les rencontres de l'équipe première attiraient de nombreux spectateurs venus de tous les quartiers du Caire. Nous étions toujours groupés dans une partie des gradins et chantions à tue tête des couplets à la gloire de l'équipe longtemps avant le début de la rencontre. Les supporters de l'équipe adverse, essayaient de nous tenir la dragée haute mais n'y arrivaient jamais, sauf ceux de nos éternels rivaux, les italiens.

Parmi les équipes qui nous contestaient la suprématie, se trouvaient l'équipe de la POLICE, emmenée par un superbe athlète : Albert TADROS, l'équipe de la GARDE ROYALE, entraînée par le patron des sports de cette institution le fameux coach français LE MOUILLOUR, qui avait découvert un jour un jeune joueur d'une taille de 2 m. MONTASSER, lequel devait devenir très vite grâce à sa taille et son talent, le meilleur pivot en Egypte, l'autre équipe juive, le HAKOAH d'Héliopolis, emmenée par le bondissant CALEF avec également au centre un géant ventru et malin DABBAAH. Il y avait également l'équipe du Y.M.C.A. composée de joueurs essentiellement coptes, avec le fameux SHAFSHAK. Je ne parle pas de la rivalité avec les équipes d'Alexandrie, l'autre MACCABI de POLNE et AZAR ou ceux de l'UNION RECREATION. Mais il y avait surtout les italiens de l'O.G.I.E. ! Ah, ceux là. Ils s'engageaient toujours à fond dans tous les matchs contre notre équipe. Chaque rencontre avait l'allure d'une bataille à mort où les joueurs semblaient jouer leur existence sur son résultat. Avec la MACCABI, ils formaient les 2 meilleures équipes de la ville. Leurs confrontations étaient toujours homériques.

Je me souviens justement d'une finale mémorable, qui avait également le caractère d'une revanche, les Italiens ayant gagné d'une courte tête au match « aller ». Deux heures avant le début, les gradins étaient bien garnis et les supporters des 2 équipes s'égisillaient en lançant des slogans tantôt vengeurs, tantôt railleurs, tantôt chantant victoire avant la lettre. L'atmosphère était chargée d'électricité, la tension montait de plus en plus jusqu'au moment où les 2 équipes pénétrèrent sur le terrain sous les acclamations et les huées de l'assistance. L'arbitre, mr MANOLI, professeur de physique dans le civil, et l'un des rares théoriciens capables de dresser des tactiques et des plans d'attaque de basket sur le tableau noir, s'avança avec assurance et autorité, un sourire aux lèvres. Et la bataille commença. Parce que c'était une véritable bataille. Tout le monde se donnait à fond et les chocs étaient rudes. Il fallait tout le calme olympien de l'arbitre pour maîtriser les joueurs. Le score évoluait par à coups. Tantôt l'une ou l'autre des équipes, prenait l'avantage, mais jamais pour longtemps. Et le temps s'écoulait. A quelques minutes de la fin, les Italiens d'une adresse diabolique avaient pris l'avantage, et leur pilier filiforme et d'une taille interminable (on l'appelait « lungo ») récupérait toutes les balles sous les paniers. D'autre part leur défense s'avérait souvent impénétrable. Notre seul espoir résidait dans l'adresse de David qui se démarquait

brusquement et dès qu'il recevait le ballon, le lançait à des hauteurs vertigineuses et nous regardions la gorge serrée par l'anxiété la trajectoire s'infléchir et se diriger vers le panier où le ballon pénétrait sans une bavure. Tout le monde se battait avec l'énergie du désespoir sauf Maurice, monument de flegme et de calme qui posait tranquillement le jeu sans précipitation et réussissait à ramener ses camarades à plus de sang froid. A quelques secondes de la fin, l'O.G.I.E. menait d'un point quand, David, (encore lui), reçut une passe en or de YARHI et sans même viser lança une de ses fameuses chandelles et, miracle, le ballon après avoir hésiter, pénétra gracieusement dans le panier, suivi aussitôt du coup de sifflet final. Ce fut la délivrance. Un délire s'était emparé de l'assistance pendant que les Italiens qui n'avaient pas compris ce qui leur arrivait rentraient penauds aux vestiaires.

Longtemps nous avons arpenté les rues du quartier savourant notre joie. Nous allions lire le compte rendu dithyrambique de notre journaliste sportif favori, Gaston H. CATZ, dans le journal du lendemain. Nous étions épuisés, aphones et marchions sur un nuage. La MACCABI avait remporté le championnat, ses joueurs étaient les meilleurs, et nous étions des supporters heureux.

Ah ! que la vie était belle , alors !

Albert Oudiz

---

## LE BRULEUR DE GRAINES (El Ma'la)

Dans la vie courante de la plupart des gens, égyptiens ou européens, tout moment de détente ou de visite est accompagné de la consommation d'une chose ou d'une autre.

On ne peut pas boire des cafés et des rafraîchissements à longueur de journée ; aussi , entre l'un ou l'autre, on croque des pistaches, des amandes, des noisettes, salées et grillées ainsi que des cacahuètes, pois chiches et surtout, surtout des pépins de toutes sortes.

Il y a, d'abord, les pépins blancs de courge, importés de Roumanie ou d'ailleurs, dont un homme égyptien avait dit que les quantités considérables importées de ce produit, accentuaient sensiblement le déficit de la balance commerciale du pays. Puis, les pépins noirs de pastèques, ensuite les jaunes de melons, ceux de tournesol et une variété de tout petits, bruns, qui s'entrouvrent à la cuisson et qu'on appelle « gorma ».

Les dimensions du magasin du « brûleur de graines » dans lequel on grille et on vend ce genre de marchandises, semblent sans communes mesures avec le volume insignifiant de son éventaire.

Celui-ci se compose d'un comptoir qui barre l'entrée du magasin et que prolonge une planchette qu'on relève et qu'on rabat pour en permettre l'accès au propriétaire et à ses employés.

Le comptoir comporte une douzaine de compartiments carrés, chacun contenant un amuse-gueule différent ; à vue d'œil, il ne peut y avoir plus d'une cinquantaine de kilos de denrées exposées à la vente. Comment expliquer alors les centaines de sacs de jute, pleins, empilés jusqu'au plafond ? Il y a à peine un petit couloir pour permettre l'accès au four, au fond de l'établissement, mais si vous prenez la peine de prolonger de quelques minutes votre attente, vous comprendrez l'importance du débit de ces graines.

Un ou deux jeunes garçons sont assis aux pieds du commerçant, à même le sol et confectionnent des milliers de cornets en papier, de différentes dimensions, papier qu'ils prélèvent sur un tas de journaux et revues posé près d'eux. (Voir le ramasseur de vieux journaux).

Des aides font la navette entre le four et le comptoir où ils déversent des graines grillées, toutes chaudes. Les clients se bousculent comme si la distribution était gratuite car, en Egypte, il n'y a pas de file d'attente : celui qui pousse le plus est le plus vite servi.

Le marchand ne pèse la commande qu'à partir d'un quart de kilo, ce qui n'est courant. Par contre, chacune des centaines de ventes est mesurée à vue d'œil et par la contenance du cornet spécifique à tel ou tel article ; il y a celui de 1 millième, de 2 millièmes, d'une piastre, etc. (voir La Monnaie).

Le marchand ne peut se permettre d'hésiter pour un peu plus ou un peu moins comme son collègue l'épicier (voir La Pesée), car il doit remplir les cornets à la main, encaisser, rendre la monnaie à une allure vertigineuse, surtout aux d'affluence : sortie des écoles, entrée des cinémas, sortie des bureaux et ateliers, retour aux foyers, etc.

Des dizaines de mains, tenant chacune une pièce de monnaie, se tendent vers lui ; les clients commandent impérativement et à haute voix, pour attirer son attention, tel ou tel article, tous en même temps ; on se croirait à la Bourse des Valeurs. Et lui, imperturbable dans cette cacophonie indescriptible, arrive à placer dans la main du client le plus rapproché, de laquelle il vient d'arracher la pièce, la commande exacte et l'appoint correspondant, sans jamais se tromper et sans avoir regardé la personne concernée.

Le vendredi après-midi, est très éprouvant, un travail supplémentaire s'ajoutant au débit habituel. Pendant le Sabbat, les juifs pratiquants ne travaillent pas et les fumeurs s'arrêtent de fumer jusqu'au samedi soir car la religion interdit d'allumer du feu, même de craquer une allumette. Ils compensent ce manque de tabagie en croquant cette variété de pépins appelés « gorma ». Leurs femmes ayant, elles aussi, arrêté tout travail domestique durant le Sabbat, se rendent visite et, après avoir offert les traditionnelles confitures et l'éternel café, elles accompagnent la conversation d'une assiettée de « gorma ».

Afin de ne pas être débordé, le marchand remplit donc d'avance de nombreux cornets de cette variété de pépins, le vendredi après-midi et il en vendra des centaines en peu de temps.

Mon père avait un proverbe savoureux et très frappant qu'on pourrait appliquer à ce genre de commerce : tout le monde connaît le « khohl » que les femmes orientales appliquent sur les bords des paupières avec une fine tige de verre. Le « khohl n'est autre qu'une variété d'antimoine dont il se trouve des montagnes exploitées à ciel ouvert. Mon père citait donc :

GUEBAL EL KHOHL, YEFFNOUHA EL MAOUARED  
Les montagnes de « khohl » sont anéanties  
Par les minuscules tiges de verre des belles.

Chez le brûleur de graines, des dizaines de tonnes de marchandises sont ainsi débitées dans des petits cornets en papier de quelques dizaines ou centaines de grammes chacun.

A propos des pépins, je me souviens d'une connaissance de ma mère, très vieille fille du nom de Marietta et qui aimait beaucoup les chats. Chaque fois qu'elle en rencontrait l'un d'eux sur son chemin, elle l'emportait chez elle et sa maison en était envahie. Elle recevait une pension de son frère (en Egypte, à l'époque, les Caisses de retraites n'existaient) dont la plus grande partie était dépensée pour la nourriture de ses pensionnaires.

Elle venait de temps à autre, les samedis, nous rendre visite. Elle était complètement édentée mais dès qu'on lui présentait l'assiette de ces tout petits pépins de « gorma », elle sortait de son sac la grande clé de son appartement et attirait vers elle une chaise, sur le barreau du haut de laquelle elle tapait les pépins avec le rond de sa clé, pour les finir de les ouvrir.

Elle avait une longue pratique et moi, blotti dans les jupes de ma mère, j'étais ébahi de sa rapidité à décortiquer les minuscules graines de cette façon, sans en écraser aucune, qu'elle s'empressait de croquer avec ses gencives, au fur et à mesure, avec un plaisir évident.

Albert Pardo

---

## LES CAFES

Les cafés jouent un rôle social important en Egypte. Chacun a son café attitré. Il lui reste fidèle, quelquefois même s'il déménage dans un quartier éloigné.

Certains ont leur table réservée ; ils viennent à heure fixe et partent de même. D'autres y passent pratiquement leur vie : ils arrivent à l'ouverture et ne s'en vont qu'heures de repas, pour y revenir ensuite jusqu'à la fermeture. Il y en a même pour qui le café est leur lieu de travail ; n'ayant ni magasin ni bureau, ils y reçoivent leurs clients et y concluent leurs affaires.

En tous cas, on pourrait croire qu'un café n'appartient à personne : le client fidèle et de passage s'installe et, s'il a envie de consommer, il fait signe au garçon ; certains fois, seulement pour demander un verre d'eau glacée qui lui sera servi aussitôt.

Dans quelques grands cafés, un ou deux jeunes garçons n'ont pour seule occupation, à longueur de journée, surtout en été où il fait particulièrement chaud, que de garnir des plateaux de dizaines de verres d'eau glacée et

de circuler entre les tables, pour éteindre la soif inextinguible de centaines de clients, à l'œil bien entendu. Cela fait partie de la publicité pour retenir ou augmenter la clientèle.

Dans le centre ville et les quartiers chics où le standing est plus élevé, il est tacitement entendu que les clients doivent commander au moins une consommation, généralement dès leur arrivée. Mais ce tribut payé, vous prenez possession de votre table et de votre chaise, pour toute la journée si vous le désirez, et si le garçon venait vous relancer, non en paroles mais en essuyant énergiquement votre table, vous le regardiez d'un air outré, semblant dire : « j'ai déjà consommé ! ». Heureusement pour la survie des cafés, il se trouve un certain nombre de clients qui prennent plus d'une consommation.

Au café, on peut jouer aux dominos et au tri-trac, un genre de jacquet. Les joueurs émérites de tric-trac ont leur admirateurs, leurs fans et, dès qu'ils arrivent, ces derniers s'agglutinent autour d'eux pour commenter chaque coup. Généralement celui qui perd la partie paye les consommations. Une partie peut durer longtemps et entre les grands joueurs, les enjeux ne sont plus des consommations mais des sommes souvent importantes. De leur côté, leurs fans tiennent entre des paris et la partie déchaîne les passions. Chaque joueur a ses tics, ses manies, ses superstitions et ses lubies. Il y a celui qui crache sur les dés avant de les lancer, lorsque le coup est décisif. Celui qui change souvent de chaise, pour faire tourner la chance à son profit. Celui qui passe rapidement et furtivement les dés sur les parties, pour conjurer le mauvais sort. Mille et une manière de lancer les dés mais une seule de placer les pions, lourdes et épaisses rondelles de bois ou de corne ouvragé de 4 cms environ de diamètre, en les plaçant avec force sur le fond en bois du tric-trac, ce qui provoque un bruit sec assourdissant, comme un détonnement d'arme à feu. Ces centaines de coups pour chaque manche, multipliées par les dizaines de jeux de tric-trac en cours de parties, augmentées des commentaires énergiques des assistants sur chaque coup de dés, sont accompagnées du fond sonore de musique et de chansons déversées à flots par le poste de radio ouvert au maximum. Dans certains quartiers, en été où on ne peut fermer les fenêtres à cause de la chaleur étouffante, cela devient infernal, surtout que les horaires des cafés sont habituellement de très tôt le matin à très tard la nuit.

Evidemment, on consommait de tout dans les cafés : thé, limonade, coca et pepsicola, boissons rafraîchissantes de toutes sortes, glaces, sandwiches et dans les établissements autorisés, bières et boissons alcoolisées. Mais d'abord et avant tout le **café**. Celui servi partout en Egypte est le café turc, cuit avec son sucre. Chacun le prend à son goût : amer, légèrement sucré, à point, c'est-à-dire ni trop amer ni trop sucré, ou enfin, bien sucré.

On ne peut pas parler des cafés sans parler des garçons. Dans le temps, la plupart des cafés appartenaient à des grecs et l'usage est de lancer à haute voix, en langue grecque, la commande du client au préparateur se tenant au fond de la salle et ce, pour éviter les centaines d'allers et venues inutiles des garçons. Cela avait un certain panache et un certain folklore. Les garçons égyptiens qui travaillaient chez ces patrons grecs faisaient de même, malgré que le préparateur fut égyptien comme eux. Et dès qu'un garçon économisait quelques livres, il s'empressait d'ouvrir à son tour un café, généralement dans les quartiers populaires arabes de la ville où la mise de fonds était peu élevée. Et alors, bien que le patron, les garçons, les préparateurs et les clients fussent tous égyptiens, les commandes étaient quand même lancées en grec ! C'était un spectacle de voir Ahmed ou Sayed ou Omar, fièrement campé dans sa galabeya étincelante de blancheur, tonitruant à pleins poumons de la terrasse de son café : « ena varigliki » (un, bien sucré) « ena metrio sto potiri » (un à point, dans un verre) ou encore « dia tchay » (deux thés), etc.

Encore une image inoubliable : dans un quartier commerçant près de la vieille ville, se trouvait un grand café en plein air, ouvert 24 heures sur 24, appartenant à un certain Metwalli. C'était un colosse obèse devant peser pour le moins 150 kilos. Une fois par mois, sans doute pour toucher une pension qu'il lui versait, la mère de ce Metwalli venait rendre visite à son fils. Elle s'asseyait à une table inoccupée et l'un des nombreux garçons s'empressait d'avertir Metwalli de son arrivée. Ce dernier accourait péniblement en haletant pour accueillir sa mère, lui baisant les mains et, pour manifester publiquement auprès de ses centaines de clients, le respect qu'il lui vouait, il s'accroupissait sur ses talons auprès de la chaise de celle-ci, se jugeant indigne de s'asseoir lui-même sur une chaise, au même niveau d'elle. C'était un spectacle émouvant autant qu'insolite de voir cette énorme masse de chair écroulée aux pieds de cette dame, aussi frêle qu'un roseau. Au moment de son départ, deux garçons accouraient pour aider Metwalli à se relever.

Albert Nahmias

## Proverbes & Expressions Populaires de langue arabe

- *El ballach kattar men'hou*: Le gratuit, il faut en profiter.

Ce dit des personnes qui abusent de tout ce qui est gratuit.

- *El ghali rékhisse*: Le cher est bon marché.

La marchandise de qualité se paie mais à la longue, elle vous revient moins chère.

- *Ouahed chayel da'nou ouel tani taabane men'ha*: L'un porte une barbe et c'est l'autre qui est "fatigué" ou gêné.

Se dit des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas.

Jacques Chamla

- *Alémnahom el chahata, sabaouna ala el abouab*: Nous leur avons enseigné l'art de mendier, ils nous ont précédé aux portes (des mosquées, des églises ?!!)

Equivalent: L'élève a dépassé son maître.

- *Bokra fil mechmech*: Demain dans les abricots.

Equivalent: Quand les poules auront des dents.

Michel Mazza

- *Ellé té hottoh fel hallah yétla' fel maghrafa* : Ce que tu mets dans ta marmite, tu le retrouves dans ta louche.

Equivalent: on récolte ce qu'on a semé

- *Ana amir wé enta amir wé min yémashi elhémir ?* Si je suis un prince et que tu es un prince , qui donc va conduire les ânes ?

Si tout le monde veut diriger, qui donc fera le travail ?

- *Hamiha haramiha !* Ceux qui étaient supposés la protéger sont ceux qui l'ont spoliée

Chef d'oeuvre de concision, de rime et de rythme. Dans peu de langues on peut en dire tant en si peu de mots.

Albert Oudiz

## TALON D'ABONNEMENT AU BULLETIN DE LIAISON:

à retourner à l'adresse de l'association:

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

accompagné de votre règlement (50 FF ou 10 \$US).

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

CP : ..... Ville : ..... Pays : .....

Tél. : ..... Fax : .....

Date : .....

✂-----

## ADHESION A L'ASSOCIATION

Notre association renaissante ne vit que grâce aux cotisations de ses membres. Veuillez

remplir le talon d'adhésion ci-joint à retourner à l'adresse de l'association:

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

CP : ..... Ville : ..... Pays : .....

Tél. : ..... Fax : .....

désire participer à l'action de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Egypte, en qualité de:

Membre adhérent (cotisation 150 FF ou 25 \$US par an ) .....

et vous adresse ci-inclus le montant de ma participation, (par chèque pour la France uniquement libellé à l'ordre de l'A.S.P.C.J.E.)

Date : .....

✂-----